

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal de 8 à 11 heures du matin et de 1 à 4 heures du soir.

Rédaction et Administration

URUGUAY 26

(Imprenta Latina)

UNION FRANÇAISE

PETIT

JOURNAL DU MATIN

III Année Num. 590-470

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Jeudi 13 Avril 1893

ABONNEMENTS

UNION FRANÇAISE	REPUBLICAINE	PROGRES	LIBRE
Un mois \$ 1.00 or \$ 1.30 or \$ 1.50			
Trois... \$ 3.00 or \$ 3.70 or \$ 4.25			
Six... \$ 6.00 or \$ 7.50 or \$ 8.25			
Un an... \$ 10.00 or \$ 12.00 or \$ 14.25			
Numéro du jour... \$ 0.06			
ancien... \$ 0.10			

Les abonnements partent des 1er et 15 de chaque mois.

Question capitale

Il serait téméraire, ou tout au moins prématuré, d'accepter, autrement que sous bénéfice d'inventaire, les chiffres apportés à la tribune du Sénat par M. Carve, et les conséquences accusatrices qu'il en a déduites, dans la séance de lundi.

Le journal officiel n'a trouvé, il est vrai, que de vulgaires plaisanteries à y opposer, mais il est à croire que M. Ramirez y répondra d'une façon plus sérieuse et plus décisive.

Quoi qu'il en soit, du reste, des allégations de M. Carve, ce qui importe aujourd'hui, c'est beaucoup moins de savoir quels abus on a pu commettre dans le passé que de résoudre quelles réformes il convient de faire, pour assurer à l'Etat le maximum des ressources possibles, au moyen d'un minimum de sacrifices aussi réduit que possible.

Les charges de l'Etat sont telles qu'on ne peut y faire face qu'en exigeant du peuple un tribut onéreux et écrasant pour les classes laborieuses.

D'autre part, les contributions qui pendent paraissent minimes en d'autres temps sont aujourd'hui des charges sous le poids desquelles vacillent les plus forts.

De là cette conséquence que s'il faut fournir sans murmure au Gouvernement les sommes destinées à la satisfaction des engagements qui intéressent l'honneur du pays, et à la rétribution raisonnable des services nécessaires, il ne convient pas moins que l'Etat limite ses exigences et ne demande à la bourse du contribuable que le strict nécessaire.

Il n'est point douteux, hélas! qu'il y ait eu des abus dans le passé et qu'il y ait encore des complaisances aussi répréhensibles que coûteuses. La morale publique exige peut-être qu'on les signale et qu'on les fustige publiquement.

Mais il y a certainement des nécessités plus urgentes. Le *primocivere*, dit le philosophe, ne fut jamais plus applicable qu'ici.

Assurons d'abord notre existence, nous philosopherons et moraliserons tout à notre aise ensuite.

La moindre économie rendue effective a plus d'importance à nos yeux, pour le moment, que la plus magnifique des Catalineries.

Fulminons contre les dilapidateurs de la fortune publique, et contre les exacteurs qui croient qu'on peut pressurer le peuple indéfiniment, sans merci ni pitié, selon la formule antique des seigneurs féodaux, peut-être une œuvre pie; c'est tout au moins une satisfaction donnée à la conscience publique.

Mais ce n'est pas ainsi qu'on arrivera aux réformes pratiques, aux économies décisives, sans lesquelles il n'y a qu'incertitudes et déboires à prévoir, pour les gouvernants et les gouvernés.

Et c'est pourquoi sans absurdité ce qu'il peut y avoir eu de coupable, sans pactiser avec les fauteurs de la ruine nationale, nous demandons instamment à l'honorable Sénat qu'il donne le pas aux réformes sur les récriminations.

Le projet de budget transmis au Sénat par la Chambre des Représentants est bien loin d'avoir donné satisfaction à l'opinion publique et aux nécessités générales du pays.

Ce n'est un mystère pour personne, en effet, que le déficit y a pris les proportions d'une plaie monstrueuse, et que les contributions nouvelles auxquelles on a songé ne pourront en aucun cas combler ce déficit.

Il n'est pas moins certain que la plupart des économies désirables et possibles ont été éludées pendant qu'on s'ingéniait au contraire à obtenir du contribuable déjà surchargé d'impôts des sacrifices nouveaux qu'il ne pourra supporter et qui le contraindront, comme tant d'autres déjà, à fermer boutique ou à émigrer.

Si donc le Sénat veut faire quelque chose de sage et de patriotique, s'il veut sincèrement assurer l'équilibre du budget et mériter la gratitude de tous les habitants du pays, c'est à une étude minutieuse de chacun des crédits demandés par l'Exécutif qu'il doit consacrer ses efforts, pour arriver à l'élimination de tout ce qui est superflu, à la réduction de tout ce qui est exagéré, et à la répartition équitable des charges publiques.

C'est là l'œuvre capitale qui s'impose à lui.

S'il la réalise, on ne tardera pas à en sentir les bienfaits; la confiance, le courage et la prospérité pourront renaître.

S'il transige au contraire avec les cupidités et les résistances d'égoïsmes sor-

rides, c'est la continuation du désarroi, de la défiance, de la misère et de la décadence.

Nous refusons de le croire

Un ami de la victime écrit à la "Tribuna Popular" d'hier pour lui signaler cette intransigence, mille colps de fouet administrés, pour de it de désertion, à un malheureux soldat du 1^{er} chasseurs. Felicitacion Magole, par l'ordre et sous les yeux du commandant Echeverri. Une telle abomination nous paraît incroyable.

Ce serait si atroce, si infâme, si répugnant que le seul fait de l'avoir toléré ou d'en avoir accepté la complicité du silence suffirait pour déshonorer le corps des officiers du bataillon.

Nous voulons croire, nous croyons que la bonne foi de notre confrère a été reprise.

Si nous nous trompons, si le fait était vrai le ministre de la guerre ne devrait pas supporter que le commandant Echeverri conservât un jour ni une heure encore les galons ou les épaulettes qu'il aurait ainsi avilis.

Pour l'honneur du pays que nous habitons et auquel nous avons lié nos intérêts et consacré notre vie, nous protestons contre la possibilité d'un acte de barbarie aussi criant.

Un démenti est nécessaire. Nous sommes convaincus qu'il ne saurait se faire attendre.

A BATONS ROMPUS

NOTES ET IMPRESSIONS

Sur l'honneur, mesdames, je vous jure que je ne suis pour rien dans la confection de la farine suivante qu'on me prie de vous donner à croquer.

La chose s'est dite dans le salon d'une aimable française où je prenais le thé hier soir. On parlait des cruautés de l'existence, en général, et quelqu'un demanda:

— Je serais curieux de savoir quelle a été la femme la plus malheureuse? Un érudit peut-être, répondit.

— Ce n'est pas difficile à trouver, Mesdames. La plus malheureuse des créatures n'a été assurément ni la plébéienne Ariane, abandonnée dans son île, ni l'ère, précepte du trône, ni même Rachel, qui pleura ses enfants et ne voulut pas être consolée. C'est à elle... Eve. Oui, Eve notre mère commune, réduite à supporter si longtemps la vie sans avoir auprès d'elle aucune de ses pareilles... de qui elle put médire. L'aimable érudite était huc. C'était justice.

Un journal de Buenos Ayres signale à ses lecteurs un cas de fécondité assez extraordinaire. Une brave matronne italienne arrivée depuis quelques mois à la République Argentine aurait mis au monde, l'autre matin, quatre pouspons, malheureusement si chétifs qu'ils n'ont vécu que quelques heures.

La feuille argentine se lamente de la mort prématurée de cette progéniture. Elle a tort. Mère nature a compris qu'elle s'était trompée, et qu'ayant fait les femmes avec deux mamelles seulement, il n'est pas raisonnable de leur régler ainsi d'un seul coup quatre bouches à nourrir.

Comprenant son erreur, elle s'est empressée de la réparer. Grande leçon pour les hommes politiques qui croient se déshonorer en confessant une erreur ou réparant une injustice.

On m'envoie les vers suivants; et comme je n'y vois aucune allusion susceptible d'offenser aucune susceptibilité, aucune expression capable de blesser les délicates oreilles des pudibondes ladies de la "Gazette" ou de Tavolara je leur cède la place sans scrupules.

ANTOINE

Antoine est mon nom de baptême: C'est un nom comme un autre fait. Nom qui ne dit rien par lui-même. Ni long, ni court; ni beau, ni laid.

C'est effacé, c'est terne... Antoine... Un homme portant ce nom-là Doit tenir à la fois d'un moine, De John Falstaff et de Pança...

Eh bien! non, non! — Car, au contraire, Antoine est un nom dépravé Qui cause à son propriétaire Tous les tourments d'un réproché!

Ce nom a des vertus magiques. Et tout homme qui l'a porté De tentations diaboliques Fut sans cesse persécuté!

O supplice! ô longue souffrance! Nom fatal, à jamais maudit, Dont l'inévitable influence Partout, toujours me poursuivait!

A peine au début de la vie, Quant je marchais sur les genoux, Pour une assiette de bouillie J'avais déjà des désirs fous;

Je voulais quand même charmer Des choses qui frappaient mes yeux: Pour n'avoir pu prendre la lune, J'eus des désespoirs furieux.

A quinze ans, captif des écoles, Je ne rêvais que liberté, Galons, plumets et boîtes molles, Moustache en croc, sabre au côté!

A vingt ans, mes désirs en flamme Me causent des tourments affreux: Je n'aperçois pas une femme Sans en devenir amoureux.

Depuis vingt ans jusques à trente, Sans répit, sans exception, Tout ce qui peut tenter me tente: Je vis dans la tentation!

Tentation de la richesse, Sur tout quand j'ai un sou! Quand je suis fou, de la sagesse! Quand je suis sage, d'être fou!

Tentation d'air, de verdure, Quand je suis en ville l'été! Tentation d'avoir voiture, Lorsque par terre il faut éroté!

Tentation de dinde grasse Dans l'étable où ouissent Joignant ses pattes avec grâce Comme pour prier le passant!

Tentation d'être ministre Ou colonel de cuirassiers: Paris, tentation sucrée, D'attranger tous mes créanciers!...

Enfin, un jour dans ma cervelle Naquit, hélas! pour mon malheur, Une tentation nouvelle Que je maudis du fond du cœur!

Gyron, je voulais prendre femme: L'affaire se fit promptement. J'étais alors tout feu, tout flamme, Je l'ai ais comme un vrai sarment.

Ma fiancée était aimable. Mon beau-père semblait parfait, Ma belle-mère... supportable! Je serais heureux tout à fait!

Mais le lendemain de la noce, Par un brusque revirement, Ma femme me parut atroce, Mon beau-père un être assommant,

Ma belle-mère une harpie... Bref, tout penaud de la leçon, Depuis lors, je n'ai qu'une envie. Pouvoir redevenir garçon!

Ma femme est riche, acariâtre. Et parfois je me suis senti, Des tentations de la tautre... Qui n'ont pas encore abouti!

Mais il faudra que j'y succombe. Car c'est une fatalité, Pour moi d'être, jusqu'à la tombe, Tenté, tenté, toujours tenté!

Antoine! Antoine! Ah! quelle chaîne! Quel fardeau! J'aurais pu si bien M'appeler Chrysosème, Arsène, Ou simplement Sébastien!

Non! non! sans rien vouloir comprendre, Sans profits comme sans raisons, C'est ce nom-là qu'ils s'en vont prendre Entre quinze mille autres noms!

Pour rompre ce lien funeste Et conjurer le mauvais sort, Hélas, un seul moyen me reste: La mort! La mort! Viens la mort!

Mais qui sait! Voudrais-je la suivre? N'aurais-je pas la tentation, Près de mourir, de vouloir vivre Par esprit d'opposition?

Mon patron! ô moine austère, Toi qui, si doucement tenté, As su rester... célibataire, Protège-moi, par charité!

Guériss-moi du mal qui me blesse Quel que doive être le moyen... Force de traîner à la laisse Un compagnon comme le tien!

Et vous tous, je vous en supplie, Par ce tourment que j'ai souffert, Tourment affreux, qui de ma vie, A fait un véritable enfer.

Par l'expérience tardive. Qu'en est l'Antoine que voilà... Si jamais un fils vous arrive, Ne lui donnez pas ce nom-là!

JACQUES NORMAND.

«Mais enfin, ce monsieur! qu'est-ce qu'il a fait à quoi a-t-il réussi? Ses cheveux tombent, sa barbe grisonne, et il est plus pauvre que le dernier des marchands de chocolat ou de peaux de lapins!»

Ainsi raisonne le dépit des malveillants, la jalousie des sots et l'infatuation dont la fortune a été plus grande que le mérite.

L'homme d'esprit ne saurait s'en offenser ni s'en chagriner.

Il sait que si le monde est conduit quelquefois par le génie, il l'est beaucoup plus souvent par la sottise et la médiocrité.

La raison en est que le monde appartient à ceux qui s'affirment. Or, après le génie qui a conscience de soi, il n'y a que les médiocres qui, ne voyant pas leurs imperfections, s'estiment assez sagement pour réussir.

Il menue l'écoulement de choses aux gens d'esprit, et ils n'ignorent pas ce qui leur manque; aussi, n'ayant ni le mérite accompli, ni la confiance suprême des sots qui en tient lieu, ils n'arrivent presque jamais à rien.

C'est ainsi que Murger a pu mourir à l'hôpital pendant que Ponton du Terrail devenait millionnaire.

Lermont.

Un procès à sensation

On écrit de Londres au Temps, à la date du 3 mars:

«La première audience du procès en divorce Howard Walden, a eu lieu, hier jeudi, devant sir Francis Jeune et un jury spécial. La cause aura un grand retentissement.

«Lord Howard de Walden-Seaford, porteur d'un titre trois fois seigneurial et petit-fils, par sa mère, du quatrième duc de Portugal, siège à la chambre des pairs depuis 1868. Il est major dans l'armée anglaise.

Sa femme, fille du défunt William Holden et mère d'un enfant de 12 ans, a introduit contre lui une demande en séparation judiciaire, contenant une liste de vingt offenses dont elle aurait été l'objet de la part de lord Howard de Walden et qui se résument dans une accusation de brutalité systématique et d'ivrognerie. Lord Howard de Walden riposte en intentant un procès en divorce à sa femme, qu'il accuse d'adultère commis dans divers hôtels de Paris et autres villes du continent avec le comte Jean de Madra—ce sportsman bien connu, qui conduisit les mail-coaches du «New-York Herald»—et avec le capitaine Noël Winter.

«Sir Edward Clarke, le sollicitor général de la dernière administration Salisbury, est un des défenseurs du noble lord, dont la femme s'est assurée le concours du libéral-unioniste, sir Henry James, un des membres les plus connus du barreau anglais.

«Au début de l'audience, un incident s'est produit: 21 jurés sur 31 ne se sont pas présentés pour répondre à l'appel de leur noms. Ils ont été condamnés à une amende de 250 francs chacun et mandés par télegraphe. Puis sir Henry James, en présence d'un auditoire extrêmement nombreux et composé en majeure partie de dames de l'aristocratie, a commencé l'exposé des griefs de sa cliente.

«Lady Howard de Walden avait vingt-six ans; c'est en 1870 qu'elle fit la connaissance de son futur mari; il avait cinquante ans environ.

«Elle épousa la même année, en dépit des avertissements d'un de ses oncles qui croyait savoir que lord Howard de Walden s'adonnait à la boisson, et elle ne tarda pas à se repentir de son obstination. Dès les premiers temps de leur union, lord Howard de Walden se mit à la traiter avec une brutalité extrême; il injuriait les parents de sa jeune femme, l'insultait en présence des domestiques, la forçait à se mettre à genoux devant lui, alla jusqu'à l'accuser de vol.

«Il ne se refusa pas longtemps le plaisir de la battre; il la frappa jusqu'au sang avec une brosse à cheveux, lui jeta à la tête un gros livre, lui donna des coups de poing. Puis il imagina de fermer à clef les portes de la maison lorsqu'elle était sortie.

«Une nuit qu'il revenait d'une réception chez la Marquise de Salisbury, en toilette de soirée, ce ne fut qu'un grand-père, en cachette et grâce à la complicité des domestiques, qu'il le put trouver un gîte.

«En 1881, une séparation de trois mois, entre les deux époux n'eut pour effet que d'empirer le mal. Lord Howard de Walden s'enivrait de plus en plus souvent; il se serait même blessé grièvement à différents moments dans des chutes dans les escaliers, et aurait, dans un accès de «démence tremens», tenté de se suicider en se jetant sous un train.

«Quand il avait bu, il traitait sa femme de «prostituée» ne voulait plus la voir et lui parler, et exprimait un vif désir de la tuer.

Pour donner plus de poids à ses menaces, il s'amusa à tirer des coups de fusils ou de revolver contre les murailles et les cheminées de sa maison, qui sont toutes criblées de balles.

«En 1883, lady Howard de Walden quitta son mari; elle fut, cette année-là en danger de mort par suite d'une péritonite, et le duc Portland dut intervenir pour la protéger contre les attaques de sir Howard Walden, qui voulait absolument pénétrer dans la Chambre de la malade.

«Après le discours de sir Henry James, qui a produit une profonde sensation, lady Howard de Walden a subi un interrogatoire au cours duquel elle a confirmé les faits que nous venons d'exposer. Elle a fait connaître, en outre que lord Howard de Walden avait un revenu annuel de 750,000 fr., et qu'il léguerait à la mort de sa mère des domaines de la famille de Portland, à Londres, rapportant environ 3 millions 750,000 francs.

Les bons morts

L'autre jour, en chemin de fer, j'ai eu la bonne fortune de me trouver en wagon avec une charmante jeune femme blonde, aux allures vives, mais décentes, qui pendant un instant a été pour moi une énigme vivante.

Ce n'était pas une femme du monde, elle avait des gants trop frais.

Une femme du monde ne met pas ses gants au moment d'entrer dans un compartiment.

Elle met ses gants chez elle, avant de partir, afin que malgré leur fraîcheur, ils aient déjà pris ces plis si gracieux que leur donne une jolie main.

Ce n'était pas une bourgeoisie, elle avait des gants trop frais.

Les bourgeois ont ce qu'elles appellent des gants de chemin de fer: ce sont des gants qui ne sont ni trop jeunes ni trop vieux; ce sont des gants qui ont été une fois à la messe de Sainte-Cécile et une fois en visite chez les Sémichard.

Quand les bourgeois ne voyagent pas, elles les gardent pour aller aux bains, ces gants-là.

Cette dame n'était pas non plus une personne équivoque, elle avait des gants trop frais.

Aussi frais que soient les gants d'une femme légère, ils ont toujours fait le tour du lac; et puis les femmes légères se mettent toujours dans le compartiment des dames seules.

Je creusai ma pauvre cervelle pour deviner et je ne devinai pas.

Un instant je pensai à ce singulier aphorisme de Balzac: «La femme d'un artiste est toujours une femme honnête».

Ma voisine était peut-être la femme d'un artiste.

Mais, depuis Balzac, bien des choses ont changé.

Une autre supposition: La jolie voya-

geuse était peut-être elle-même une artiste.

Mais j'abandonnai bien vite cette idée, ma voisine n'ayant aucune de ces façons garçonniers si désagréables chez les femmes peintres, et si insipides chez les femmes poètes.

Fatigué de chercher, fort mécontent de mon manque de perspicacité, je remis au hasard le soin de m'éclairer.

La dame ne bougeait pas et je ne pouvais décemment lui dire, comme le brigadier de Pandore.

— Il fait bien chaud pour la saison.

Je l'ai dit; tout au contraire du Béranger, les femmes me font toujours rire, celles des autres, bien entendu: celle je fois je ne risais pas, j'étais fort dépit.

Cependant l'homme du train criait: — Serquigny! dix minutes d'arrêt! les voyageurs pour Rouen et la Havre changent de voiture!

La dame paraissait anxieuse.

— Monsieur, me dit-elle tout à coup, sommes-nous loin de Dieux?

— Une dizaine de lieues, je crois, madame, répondis-je en prenant mon air le plus aimable.

— Savez-vous, monsieur, si, de la voie, on peut apercevoir le Val-Richer?

— La propriété de M. Guizot?

— Oui, monsieur.

— Je ne crois pas, madame.

— Ah! quel malheur!

— Vous auriez voulu voir la demeure de cet illustre mort?

— J'aurais donné tout au monde.

— C'est beaucoup.

— C'est vrai, mais j'aurais été vraiment heureuse.

— Vous le connaissiez?

— Pas le moins du monde.

— Voulez-vous me permettre de m'étonner d'une admiration qui serait plus naturelle chez un homme politique ou un historien que chez une femme?

— Mais je ne l'admire pas du tout, — Ah!

— Au contraire, selon moi, M. Guizot a fait beaucoup de mal.

— Ah! madame!

— Sans lui, la révolution de 1818 n'aurait pas eu lieu, et Louis-Philippe, ou son petit-fils tout au moins, serait sur le trône et nous aurions été bien plus tranquilles.

— Voulez-vous me permettre de vous dire que vous faites de la politique comme ce bon Joseph Prudhomme qui, vous le savez, prétendait que si Bonaparte n'avait pas eu d'ambition et qu'il fût resté simple lieutenant d'artillerie, il serait encore sur le premier trône du monde?

— Je ne vais pas si loin.

— A peu près.

— Puis M. Guizot, comme homme, ne me plaît pas; on dit qu'il était austère.

— Oui, madame.

— Ce n'est pas gai: ses ouvrages sont un peu bien sérieux pour un homme.

— Je voudrais bien être indiscret. Permettez-moi de vous demander pourquoi, n'ayant pas de sympathie pour le célèbre défunt, vous regrettez tant de ne pouvoir apercevoir sa demeure?

— Ah! je vais vous dire, répondit la dame, c'est que M. Guizot a été un très bon mort.

De l'étonnement le plus sincère, je passai à une espèce d'ahurissement. Ma voisine s'en aperçut et continua en souriant:

— Oui, monsieur, un très bon mort! il nous a rapporté plus de mille francs.

— Ah! c'est très gentil de sa part, répondis-je.

Je me sentais devenir idiot.

— Mille francs, et peut-être plus aussi. Mon mari était bien content.

— Ah! votre mari était...

— Enchanté.

— Il y avait de quoi.

— Je crois bien, il y avait très longtemps que nous n'avions pas eu un bon mort.

— Ah!

— Oui, il y a des morts qui paraissent très bons et qui ne valent rien du tout.

— Tiens! tiens! tiens!

— C'est comme je vous le dis: ou ils meurent subitement, et alors on n'a pas le temps de les préparer; ou ils meurent six mois à rendre le dernier soupir, et alors ils sont trop préparés et ne sont pas curieux du tout.

Je regardai ma voisine; son visage était calme, son regard limpide et doux, ses cheveux blonds brilloient sous un rayon de soleil.

Elle était charmante; rien dans son maintien n'annonçait la folie; je me reculai épouvanté, en me demandant quel pouvait être cet horrible ménage qui gagnait 1000 francs à préparer les morts de choix.

Une idée assez naturelle passa dans mon esprit.

